

Un ailleurs qu'ils avaient trouvé là-bas



IRÈNE HABITE LE VILLAGE DE SAINT-MARTIN-LA-RIVIÈRE. Elle a vingt ans, une peau diaphane, des yeux bleus perçants et une chevelure rousse qui lui attire autant les quolibets qu'elle suscite l'admiration et la jalousie. Comme tous les matins, Irène attend l'arrivée du car qui va l'emporter à la ville voisine.

Le car s'arrête, la porte s'ouvre. Irène salue Ferdinand qui comme à l'accoutumée hoche mollement la tête avant de redémarrer, et elle se dirige vers l'arrière du car. Toutes les rangées sont libres. Ordinairement, les voyageurs habitués de la ligne se répartissent, qui pour finir tranquillement sa nuit en regardant défiler le paysage, qui pour éviter de parler à son voisin, et souvent de façon inavouable pour fuir l'odeur qui envahit l'habitacle. Ginette Archambault a fait rentrer au Familistère un stock, dont on ne voit plus le bout, d'eau de Cologne à la violette et tout le canton s'en asperge sans retenue d'autant que Ginette a rustiquement déclaré qu'elle ne repasserait pas commande avant d'avoir vu la fin des violettes! On a beau lui dire que la violette tourne sur certaines peaux, Ginette ne cède pas!

Ce jour-là, tous les voyageurs sont amassés à l'avant du car, silencieux. Seul un homme se tient au fond. Il est noir de peau, ses traits fins éclairent un visage radieux, il porte une chemise à fleurs. Irène prend place devant lui après l'avoir salué d'un léger signe de tête. Apolline et Muguet se retournent, lui lancent un regard effrayé et d'un signe de menton lui indiquent une place libre à côté de Solange, juste derrière le chauffeur. Irène fait mine de les ignorer et le car redémarre. Au bout de quelques minutes il fait une embardée pour éviter de justesse le tracteur du père Marcenac qui passe du champ à la route sans même tourner la tête. Irène sent le corps de l'homme bouger derrière elle et un fugitif parfum à la fois connu et étranger circuler jusqu'à elle.

Mais déjà le bus entre dans Labastide. Irène se lève, descend hâtivement du car. Elle traverse la place et pénètre dans la mairie. Après avoir posé son sac au vestiaire, elle s'installe à son bureau sans même saluer Marguerite qui s'appêtait pourtant à lui montrer une photo qu'elle venait de recevoir de son fiancé parti au service militaire. *Eh bien Irène, qu'est-ce qui t'arrive?* Irène bredouille un vague *Bonjour Marguerite, excuse-moi je pensais à autre chose*, passe la main dans ses cheveux, rapproche son siège et lève les yeux pour inviter la première personne à se présenter à son guichet.

L'homme noir au parfum connu est assis sur un siège d'attente.

– C'est pour quoi? aboie Marguerite.

L'homme se lève, se dirige vers l'accueil et reste planté entre les deux bureaux.

– Eh bien asseyez-vous, c'est pour quoi?

Marguerite a son ton des mauvais jours, Irène le connaît par cœur. Elle est contrariée, alors tous les clients, comme elle les appelle, vont se faire rabrouer. J'aurais dû regarder sa photo, regrette déjà Irène.

– Bonjour Mademoiselle, je souhaiterais consulter les registres d'état civil de l'année 1899, s'il vous plaît.

– Ah oui? Et pour quoi faire? Chez nous, on ne regarde pas les registres d'état civil comme ça, ce sont des documents officiels si vous voyez ce que je veux dire.

Irène est pétrifiée, Marguerite va déraper, ce qui se vérifie à la phrase suivante.

– Pour quel genre de raison voulez-vous voir les registres de 1898 de Labastide dans le Lot?

– C'est le registre de 1899 que je souhaiterais consulter et non celui de 1898. Voici ma carte d'identité.

L'homme sort une carte de couleur crème.

– Ah! Mais vous êtes français! Enfin vous avez une carte française!

– Oui, je m'appelle Thiko Clément et je suis français.

– Thiko mais ça n'est pas un nom français ça?

– Thiko est mon prénom, mon nom est Clément.

Irène ne parvient plus à se concentrer, elle sent Marguerite au bord de l'explosion, sa voix déraile comme à chaque fois qu'elle est en difficulté.

– Marguerite si tu veux bien, je vais continuer avec Monsieur.

L'homme se lève, change de chaise, et sans montrer aucun signe d'impatience renouvelle sa question.

– Bonjour Mademoiselle. Je souhaiterais consulter les registres d'état civil de l'année 1899 s'il vous plaît, et voici ma carte d'identité.

– Bien sûr Monsieur, dit Irène en jetant un rapide coup d'œil sur la carte, bien sûr, mais je vais devoir vous faire attendre car les registres anciens sont conservés aux archives et il me faudra rechercher celui de l'année qui vous intéresse. Nous sommes fermés au public l'après-midi, je suis désolée, alors vous serait-il possible de revenir demain matin?

– Très bien, je vous remercie, je reviendrai donc demain matin. Puis-je vous demander de m'indiquer un endroit où dormir à Labastide?

– Oh bien sûr, il y a deux hôtels Le Dauphin en descendant vers la rivière et Le Coin des halles au bout de la place. Je crois que Le Dauphin est ouvert.

L'homme adresse un sourire reconnaissant à Irène en se levant. Le parfum connu s'échappe de la pochette dans laquelle il replace soigneusement sa carte d'identité.

Irène le regarde s'éloigner. Elle a hâte de monter aux archives.

– Ah ça y est ! Tu t'es débarrassée du client africain ? dit Marguerite en poussant la porte du pied. C'est louche cette histoire de registre tu ne trouves pas ?

– Tu n'as pas été aimable avec cet homme. D'abord il n'est pas africain, tu as bien vu, il est français, et ensuite il est tout à fait autorisé à consulter les registres dans la mesure où il produit son identité. Je vais chercher ce registre, il reviendra demain, je m'en occuperai moi-même.

Irène sort d'un pas déterminé. Marguerite en reste hébétée. Irène si douce et docile d'habitude, jamais un mot plus haut que l'autre. Elle n'a pas l'air dans son assiette depuis ce matin. D'ailleurs, elle n'a même pas voulu regarder la photo de Pierre en uniforme.

Le registre de l'année 1899 se trouve en bout de l'étagère métallique qui traverse le grenier de la mairie. Une forte odeur de poussière sature la pièce. Irène éternue à plusieurs reprises. Elle dégage le registre, s'approche de la fenêtre qu'elle ouvre en grand et souffle sur la couverture de cuir. Puis délicatement, elle tourne les pages. Chacune d'entre elles est couverte de mentions écrites avec la plus grande application. L'encre violette est à peine passée.

Le reste de la journée se déroule sans encombre mais Irène est comme ralentie, préoccupée ; elle cherche le nom du parfum connu de l'homme, est impatiente de le revoir pour savoir ce qui l'intéresse dans le registre de l'année 1899.

À cinq heures, elle monte dans le car du retour pour St-Martin. Son regard divague par la fenêtre quand, à la sortie de Labastide, elle se redresse : l'homme pousse la grille du cimetière. *Regardez ! L'Africain de ce matin ! Il va nous réveiller nos morts !* lâche Solange. Des éclats de rires fusent. Irène s'enfonce dans son siège.

Chez elle, elle trouve sa mère attablée avec la voisine devant un clafoutis. *Tu prendras bien un bout de gâteau avec nous ?* Irène décline. Elle est fatiguée. Elle ferme les yeux. L'image de l'homme apparaît. Qui peut-il être ? Sur la carte d'identité, elle a eu le temps de photographier le lieu de naissance : Moindou – Nouvelle-Calédonie. Elle cherche dans son atlas : Moindou, ville de la côte Ouest de la grande terre de Nouvelle-Calédonie. Elle la situe sur la carte puis entreprend de lire l'histoire de ce territoire d'outremer. Elle se promet d'utiliser son nouveau savoir pour faire taire Marguerite à l'occasion.

Et cette occasion lui est offerte dès le lendemain matin quand Irène pousse la porte de service de la mairie à 8 heures sonnantes. *Eh bien tu sais quoi Irène ? L'Africain d'hier, ça y est, il se croit chez lui ! On l'a vu au cimetière hier après-midi, puis au bord de la rivière, à tourner autour de l'église dès 7 heures ce matin, chez Ginette à fureter autour des cartes postales à 7 heures et demi. Et il a soupé et dormi au Dauphin ! Il paraît qu'il est resté à discuter avec le Père Eugène jusqu'à point d'heure. Mme Soral a vu la lumière de la salle à manger encore allumée à plus de minuit ! Non mais tu te rends compte ! Et toi qui veux lui montrer nos registres en plus !* Très

calmement Irène pend sa veste dans le vestiaire. *Il vient de Nouvelle-Calédonie. Là bas vivent des Blancs et des Noirs, les Kanak. Mais dis-moi, n'est-ce pas par là-bas que Pierre est en ce moment avec le bateau ?* Pour toute réponse Marguerite se rue sur son sac à main et en exhume la photo de Pierre.

Mais déjà L'homme pousse la porte du public. *Bonjour* dit-il avec un sourire radieux.

– Ah bonjour. Monsieur Thiko c'est cela ?

– Non, Monsieur Clément. Mais si vous m'appellez par mon prénom, alors oui c'est Thiko.

Irène sent le rouge lui venir aux joues. Elle lui indique la table de consultation et y dépose le registre de l'année 1899.

L'homme reste toute la matinée. Il tourne les pages avec précaution et prend des notes sur un carnet.

Marguerite l'observe. Elle ne peut plus se concentrer sur son travail tant elle meurt d'envie de lui montrer sa photo.

L'église sonne midi quand Thiko referme le grand registre et le dépose devant Irène. Il la remercie, la salue d'un joli sourire et se dirige vers la sortie. Marguerite se lève d'un bond et, n'y tenant plus, le rattrape, et affichant l'air d'une petite fille qui demande pardon, présente sa photo. *Est-ce que vous connaissez cet endroit ? Là, devant, c'est Pierre mon fiancé. Il fait son service aux colonies.* Thiko sourit. Oui, il connaît bien cet endroit, c'est la grande rade de Nouméa. *Mais ajoute-t-il ça n'est plus une colonie, c'est un territoire d'outremer vous savez, et les gens qui y vivent sont français comme vous et moi, et quelquefois même, ils sont originaires du Lot. Allez, faites attention, un mot est tombé de l'enveloppe de votre photo, n'allez pas le perdre ; cela doit être un joli mot doux pour une jolie demoiselle comme vous.* Marguerite rougissante et tremblotante ramasse le papier.

À 5 heures, Irène n'a pas attendu à l'arrêt du car, elle est descendue à la sortie du village et a poussé la grille grinçante du cimetière. Dans les allées, elle marche, inspectant les inscriptions de chaque sépulture. *Quelquefois même, ils sont originaires du Lot*, cette phrase revient en boucle dans sa tête. Elle pressent qu'une visite dans ce lieu pourrait bien en éclairer le sens. Au bout de quelques minutes elle remarque une tombe ancienne fraîchement nettoyée. La mousse grattée, les gravillons balayés. Vince CLEMENT 14 septembre 1879-2 janvier 1938, Mathilde GARRIGOU épouse CLEMENT 14 octobre 1879-3 janvier 1938 et la mention *Unis d'un bout à l'autre de la terre.* Une plaque sur laquelle est collée une fleur en céramique qui ne ressemble en rien aux traditionnelles roses ou pensées est posée sur le granit *Par le cœur nous resterons toujours proches de vous. Vos enfants Angèle et Léonard*

C'est une fleur de frangipanier, ma grand-mère les aimait beaucoup. Irène sursaute. Thiko se tient à côté d'elle, face à la tombe.

– Mais vous êtes de la famille Garrigou alors ?

– Oui. Garrigou par ma grand-mère, Clément par mon grand-père. Clément par mon père et Wiwané par ma mère, c'est à cette branche-là de l'arbre que j'ai pris ma couleur...

– Oh, ça n'est pas ce que j'ai voulu dire, dit Irène en baissant les yeux.

– Et si nous allions bavarder dans un endroit moins solennel ?

– Cela serait avec grand plaisir mais je vais manquer mon bus. Je n'ai pas pris celui de 5h et le dernier pour St-Martin est dans quinze minutes.

– Eh bien demain ?

– Demain c'est samedi, la mairie n'est ouverte que le matin. Je pourrai rester à Labastide ensuite. Mais serez-vous encore ici demain ?

– Oui, encore pour quelques jours ; j'ai besoin de temps pour sentir la sève circuler dans mes racines.

Irène n'a pas fermé l'œil de la nuit. C'est la première fois qu'elle a rendez-vous avec un jeune homme, qui plus est de couleur, et sur la place de la mairie à l'heure d'affluence du marché du samedi.

Au petit déjeuner, les yeux cernés par sa nuit blanche, Irène se livre à sa sœur Suzon. Thiko semble déjà connu, on ne parle plus que de lui dans les rues de Labastide. Le père Eugène du Dauphin a révélé qu'il était le petit-fils des Clément, lesquels avaient disparu au lendemain de leurs noces et n'étaient revenus que trente-neuf ans plus tard, dans le même cercueil. Nul n'avait jamais su pourquoi ils étaient partis. On savait qu'ils avaient vécu loin dans le Pacifique mais pas ce qu'ils y faisaient. Les Garrigou avaient toute leur vie voué une haine tenace aux Clément qui les avaient privés de leur fille, et ils n'avaient pas vu grandir leurs petits-enfants. Les ressentiments avaient été ravivés quand les corps de Vince et de Mathilde avaient été rapatriés, suivis de deux jeunes adultes inconnus accompagnés chacun d'une et d'un fiancés de couleur. Ces petits enfants-là ne connaissaient pas le goût des pêches et ne comprenaient pas un mot d'occitan.

La matinée semble interminable et pourtant le travail ne manque pas les jours de marché. Les habitants en profitent pour faire leurs démarches mais ce samedi n'est pas comme les autres. Le nom de Clément est sur toutes les bouches et chacun apporte sa version de l'histoire. Thiko serait venu chercher un héritage, déterrer un trésor caché. Il serait venu réconcilier les Garrigou et les Clément mais ça, ça n'allait pas être une mince affaire. Il serait venu révéler un secret, peut-être celui de la raison de l'exil, et là l'imagination collective était sans limite. On évoquait une question de dot qui n'aurait pas été donnée, une bagarre sur fond d'alcool entre le père et le fils Clément, un différend de femmes entre la mère Clément et Mathilde, la fiancée en chemin de famille, chacun a son hypothèse et tente de l'imposer.

À midi, la place du marché est noire d'un monde agglutiné en paquets de deux ou trois badauds gesticulants ; un bourdonnement chantant et chicanant résonne jusque dans les rues avoisinantes.

Thiko attend près de la fontaine. Irène, tête baissée, fend la foule des badauds pour le rejoindre.

Ils se dirigent vers le Dauphin non sans avoir déclenché une trainée de messes basses dont Irène imagine parfaitement la teneur.

Eugène leur propose le petit menu du jour. Ils échangent sur la vie à Labastide puis très vite sur celle plus lointaine de Nouvelle-Calédonie. Irène a mille questions à poser et Thiko prend tout son temps pour y répondre. Il décrit avec force détails les paysages, cette mer turquoise qui baigne le pied des montagnes, ces plantes qui ne poussent que là-bas, ces fougères géantes qui

tutoient le ciel ou ces animaux au nom amusant, le cagou, la roussette, le tricot rayé, ce printemps qui se veut éternel, mais aussi ces habitants aux multiples origines qui tentent de vivre ensemble sur ce Caillou perdu au milieu de l'océan. Il se fait plus grave quand il aborde les guerres qui ont opposé les descendants du peuple originel et ceux des colonisateurs. Irène boit ses paroles et n'ose pas l'interrompre pour lui poser les autres questions qui lui brûlent les lèvres. Thiko s'interrompt.

– Qu'y a t-il, Irène, derrière ce regard ébahi ?

– Je me demandais ce que vous étiez venu chercher ici puisque votre vie est là-bas dans cette île aux allures de paradis.

– Je suis des études à Paris depuis un an et j'ai voulu, après m'être familiarisé avec la vie d'ici, j'ai voulu voir où mes grands-parents avaient vécu et faire des recherches pour connaître l'histoire familiale.

– Et savoir pourquoi ils étaient partis du jour au lendemain ?

– Non, cela je le sais déjà, mon père et ma tante me l'ont raconté.

– Est-ce un secret ?

– Non pas du tout. Mes grands-parents rêvaient d'ailleurs. Mon grand-père Vince était un homme sensible, instruit et curieux. Son père, un homme rustre et autoritaire, voulait faire de lui son successeur dans l'exploitation de la ferme. Mon grand-père ne voulait pas rester toute sa vie à Labastide. Alors, quand il a rencontré Mathilde, ma grand-mère, ils se sont jurés de s'aimer pour la vie, mais à l'autre bout de la terre pour échapper à leur destinée. À cette époque-là, le gouverneur Paul Feillet recrutait des colons pour développer l'agriculture et coloniser l'intérieur de la grande terre. Mon grand-père a regardé sur un globe terrestre: la Nouvelle-Calédonie, c'était loin, très loin, mais c'était bien à l'autre bout de la terre. Alors il s'est présenté, à l'insu de son père, et il a été retenu. Ils ont tenu secret leur projet jusqu'aux noces et le lendemain ont annoncé leur intention de partir dans quelques mois. Le père Clément s'est mis dans une colère noire et les a jetés dehors sur-le-champ en les sommant de ne plus jamais réapparaître. C'est aussi simple que cela, n'en déplaise aux badauds qui nous regardent à travers la vitre et qui échafaudent je crois des scénarii bien plus compliqués... mais si locaux. Mes grands-parents étaient simplement différents, ils rêvaient d'un ailleurs qu'ils ont trouvé là-bas. Ils se sont installés à Farino où on leur a donné des terres pour planter le café. Ces terres avaient été prises aux Kanak quarante ans plus tôt. Puis ils se sont lancés dans l'élevage de chevaux et...

Mais Irène ne l'écoute plus. Le parfum de Thiko... Mais quelle est donc cette odeur ?

– Oui excusez-moi, je ne vous écoutais plus.

– En effet, j'ai cru perdre votre regard.

À cet instant, Marguerite, les yeux rougis entre dans le restaurant.

– Irène, il faut que je te parle. Excusez-moi, Monsieur Thiko, de vous déranger mais il faut que je parle à Irène.

Entre deux sanglots, Marguerite explique. Pierre avait glissé dans l'enveloppe de la photo une lettre où il disait qu'il envisageait de rester en Nouvelle-Calédonie après son service militaire, qu'il ne voulait pas suivre la voie qui lui était tracée à Labastide par son père. Il avait écrit qu'il rêvait d'un ailleurs qu'il avait trouvé là-bas. *Tu te rends compte Irène*, ajoute Marguerite, un

ailleurs qu'il avait trouvé là-bas, j'ai passé la nuit à pleurer et à chercher à comprendre cette phrase qui ne veut rien dire, t'es d'accord Irène, ça ne veut rien dire hein ?

– Mais si, petite Marguerite Garrigou, tu vas trouver, comme ta grand-tante l'a fait en son temps..

C'est Eugène qui vient de prendre la parole en déposant un plateau sur la table.

– Café-Vanille pour tout le monde! Recette Thiko Clément, un mélange familial venu de loin mais parti d'ici..

Irène pousse un soupir de soulagement. La vanille! C'est ça, la vanille!

